E
312
.19
.D8

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class E 312

Book .19
.D8

GPO

DISCOURS

SUR

LA MÈRE DE WASHINGTON,

DEPARTMENT OF EDUCATION
MAY 21 1874
BUREAU OF EDUCATION
648
2506

DÉLIVRÉ DANS LA CHAPELLE DU COLLÉGE DE CHARLESTON,

PAR LE PROFFESSEUR L. DuBOS,

LE JOUR ANNIVERSAIRE DE LE NAISSANCE DE WASHINGTON.

CHARLESTON, S. C.
IMPRIMERIE DU JOURNAL NEWS AND COURIER.
1874.

E312
.19
.D8

LA MÈRE DE WASHINGTON.

Dans toute l'étendue des Etat-Unis, comme sur tous les points du globe, où se trouvent quelques Américains, on célèbre aujourd' hui l'anniversaire du jour de naissance du père de l'indépendance Américaine.

Nous n'entreprendrons pas de vous retracer les grandes vertus, et les qualités éminentes de Washington; ce sujet a été traité tant de fois, et par tant d'hommes distingués, que ce serait témérité de notre part de l'aborder ici.

Notre but est de démontrer que Washington a été redevable de ses éminentes qualités à la sainte et toute puissante influence de sa mère. Et nous venons rendre à cette noble femme que l'on a trop longtemps oubliée, le tribut d'hommages qui lui est du.

Depuis les premiers temps de l'antiquité, jusqu'au dernier jour de l'epoque moderne.

Depuis les régions les plus reculées de la vieille Europe, jusqu' au fond des déserts de la jeune Amérique, la femme agit d'une manière également bienfaisante sur le patriotisme antique, et sur le libéralisme moderne.

Elle travaille partout à l'élévation des âmes, à l'adoucissement des mœurs dans la famille comme dans la société, dans la politique, comme dans la littérature, dans la morale, comme dans la religion.

Il n'est pas un sentiment, pas une idée, pas un acte de la vie, sur les quels elle ne mette son empreinte.

Mais ce n'est pas seulement comme amante, comme épouse, comme citoyenne, qu'elle touche à tout, qu'elle domine tout par sa toute puissante influence sur son amant, sur son époux, et sur le citoyen; c'est encore et par dessus tout comme mère, par la rôle prépondérant qu'elle joue dans l'éducation des enfants!

La maternité! Voilà en effet le caractère spécial et presque divin de l'influence féminine, sur les sociétés humaines. Une femme n'a pas tout fait quand elle a donné le jour à un fils, et l'a nourri de son lait. Il faut encore qu'elle lui ouvre l'esprit aux lumières

de la raison; qu'elle lui plie la volonté aux préceptes de la morale; qu'elle lui échauffe le cœur au foyer de l'amour. Non seulement l'enfant est le fruit des entrailles de la mère, et la chair de sa chair; mais il est encore et bien plus le fruit de son intelligence et l'écho de son âme. C'est de la part de la femme une véritable création. Comme Dieu elle le forme à son image et à sa ressemblance. Or en pétrissant ainsi l'enfant, elle façonne l'homme et le père. En le pliant aux lois de l'obéissance, elle lui apprend l'art du commandement. En le réduisant à un travail facile et Gradué, dès les premières années de la jeunesse, elle le prépare pour l'âge mûr, aux luttes plus difficiles de l'homme d'affaires. En lui apprenant à tenir sa place et à remplir ses devoirs dans la famille; elle lui enseigne à tenir sa place et à exercer ses droits dans la société.

Par la maternité, la femme est aussi l'arbitre des destinées de l'homme, dans la sphère morale, aussi bien que dans la sphère politique, dans les pratiques de la Religion, aussi bien que dans les spéculations de l'intéret. Dieu a mis dans sa main l'avenir de l'humanité tout entière. Aussi quel grand homme dans les temps modernes, a méconnu la souveraineté de cette puissance? Quel grand homme ne lui a pas rendu hommage?

Quand Jean Jacques Rousseau, en France, révait la réforme du genre humain, c'est au cœur de la femme, de la mère qu'il confiait le succès de son œuvre. Que de grandes choses on ferait avec ce ressort disaitil.

Quand Sheridan en Angleterre tentait la même réforme, il s'appuyait également sur la mère. Il voulait établir une éducation nationale de femmes, et à la tête de cette institution, il plaçait la Reine elle même en qualité de Grande Chancelière. C'est avec la femme, disait Shéridan, que la nature écrit dans le cœur de l'homme.

Napoleon 1er. que l'on ne doit jamais oublier de citer dans les questions politiques et militaires, parcequ'il éclaire tout des feux de son génie, Napoléon disait, l'avenir d'un enfant est toujours l'ouvrage de sa mère. Et le grand homme avouait qu'il devait à la sienne d'être monté si haut.

Nous n'en finirions pas, s'il nous fallait citer tous exemples illustres de la puissance de la maternité, nous n'en voulons citer ici que trois.

Le principal, le plus illustre, nous est fourni par l'histoire de l'Amérique. Nous emprunterons les deux autres à la littérature du 19me siècle. En France et en Angleterre, il y a deux contemporains illustres, deux Poëtes de génie, qui pendant vingt ans, ont ravi tous les esprits, des créations de leur imagination; ce sont Byron et Lamartine.

Chacun d'eux a apporté dans sa vie et dans ses œuvres, l'influence des vices et des vertus de sa mère.

Etudiez l'enfance de Byron, vous la verrez livrée aux inconstances et aux changements perpétuels d'une femme capricieuse et insensée — nulle tenue ni dans les ideés, ni dans les sentiments. Tantôt elle le presse dans ses bras, avec toute l'effusion de l'amour maternel. Tantôt elle le repousse avec haine. L'ironie et l'orgueil semblent être les principaux traits de ce caractère, qui n'était pas fait pour les devoirs sacrés de la maternité.

Ce qui l'attirait surtout dans son fils, c'étaient ses avantages extérieurs. Une figure gracieuse, une intelligente physionomie.

Malheureusement par suite d'un accident arrivé à sa naissance, l'enfant avait eu le pied tordu: le petit Byron était boiteux.

Cette précoce infirmité froisse l'orgueil de la mère. Pour bien des femmes, c'eut été un motif de plus de tendresse et de dévouement. Pour elle ce n'est qu'une occasion de raillerie et de sarcasmes. Elle rudoie ce jeune cœur qui ne demandait qu'à aimer, et elle finit par lui jeter sa malédiction. Dés l'âge de 5 ans déjà elle s'était débarrassée de lui et l'envoyait à l'école.

Tant d'injustices et de haines, durent produire dans l'âme du futur poëte des conséquences désastreuses. A quoi pouvait il croire sinon à l'amour d'une mère ? N'est ce pas le premier et le plus indélébile de tous les sentiments ? Et une fois que l'on a arraché une pareille croyance d'un cœur de 12 ans, quel autre peut y subsister ?

Byron en effet ne crut à rien, et ses œuvres ne sont qu'un trop brillant reflet de son incrédulité. Il subit même la puissance de l'amour sans trop y croire. Il passa sa vie, à lancer contre les choses les plus sacrées, les sarcasmes les plus impies. Et il mourut comme il avait vécu haineux, incrédule, et surtout Malheureux.

Ah ! s'il avait eu une mère véritable, qui sût le retenir près d'elle, et développer en lui, les grandes qualités du cœur qu'il

possédait à un dégré si éminent; assurément il eut été plus croyant et plus honnète, sans être pour cela un moins grand Poéte.

La candeur dans le cœur et la foi dans l'esprit, n'excluent pas l'élévation dans les idées, la puissance dans l'imagination. Nous y aurions perdu peut-être les infernales imprécations, de Don Juan; mais nous y aurions gagné des œuvres plus suaves et plus sublimes, quelque chose, comme les méditations de Lamartine.

Lamartine! Voilà certes le Poéte des doux et nobles sentiments, des honnètes et grandes inspirations.

A qui dut-il tout cela? A samère. Et il s'est toujours plu à l'avouer dans ses conversations, comme à le constater dans ses livres.

"Heureux l'homme à qui Dieu donne une Sainte Mère!" A-t-il dit quelque part; et vous ne lirez pas une de ses œuvres, sans y rencontrer un éloquent éloge de la maternité.

Le Jeune Deprat, car le nom harmonieux de Lamartine, ne lui appartient pas. Le génie et la renommée seuls l'ont consacré. (Il y a tant de célébrités artistiques et autres qui ne reposent que sur un nom usurpé, qu'il ne faut pas en vouloir au Poète, d'en avoir pris un, qu'il a si noblement illustré.)

Le Jeune Deprat disons-nous, avait reçu du destin bienveillant, une mère pieuse et tendre: pieuse sans être sévère; tendre sans être faible.

Elle sut échauffer ce jeune cœur au foyer de l'amour. Elle sut ouvrir cet esprit si jeune aux clartés de la foi. Elle lui apprit à prier le Seigneur. Et plus tard, il traduisit les impressions de sa première enfance, dans des poésies d'une suavité inexprimables.

Mais il y a quelque chose de plus grand dans les œuvres de Lamartine, et qui mérite d'être remarqué. Sa Jeunesse s'était élevée au milieu d'une époque livrée au matérialisme, et au culte de la force.

La poésie qui ne vit que de grands sentiments et de grandes idées, n'avait pu résister à l'abaissement des esprits et des cœurs. Privée d'élans, elle ne pouvait plus prendre son essor et rampait à terre. Sans chaleur et sans liberté, elle ne produisait que des œuvres décharnées et incolores. Sans vie et sans mouvement propres, elle ne se nourrissait que d'emprunts, et se bornait à

imiter les productions fines et spirituelles, mais froides et sceptiques du 18me Siècle.

Lamartine sut réagir contre tout cela. Dominé par les sublimes influences de l'amour et de la foi, il osa déployer la bannière de l'idéalisme; et emporté dans son essor, il porta la poésie à des hauteurs jusqu'alors inconnues.

Plus tard, dans l'âge mûr, quand il voulut se méler à la vie publique de la France, lui arrivèrent en foule, les leçons de l'expérience, les désillusions de la vie, les inconstances de la fortune, les déceptions de la popularité.

L'âme de Lamartine put s'y empreigner de tristesse et de mélancolie, jamais de scepticisme, ni d'incrédulité. Les heureuses influences de sa première enfance, le soutinrent jusqu'à la fin.

Lamartine a toujours cru à Dieu et à l'humanité. C'est le secret de sa puissance en poésie; mais c'est aussi le secret de sa faiblesse en politique.

L'honnêteté ne vaut rien pour réussir dans le gouvernement des hommes; et comme ils sont généralement d'une probité équivoque et d'une franchise douteuse, il faut être encore plus mal honnête et plus fourbe qu'eux, pour les dominer.

Que de tristes leçons, l'histoire politique de l'Amérique comme de l'Europe, nous donnerait là dessus, si nous prenions la peine de la consulter!

Grâce au ciel, ce n'est pas aujourd'hui l'objet de nos études. Nous avons voulu constater l'influence d'une mère vertueuse, sur la vie d'un poète honnête homme.

Il est un autre exemple plus grand, plus salutaire sur lequel nous voulons principalement appeler votre attention dans cette séance.

Ce n'est peut être pas le plus éclatant que nous puissions citer, mais dans sa simplicité même, c'est à coup sur le plus digne de vénération. Et eu égard surtout aux conséquences incalculables qu'il eut pour l'avenir des Etats-Unis, c'est le plus digne de la reconnaissance du monde entier.

L'historien Sparks en parlant de la jeunesse de Washington, fait cette réfléxion: " On a dit qu'il n'y avait jamais eu un grand homme, dont on ne pût rattacher la grandeur aux qualités et à l'influence originaire de sa mère. Si cela est vrai, le genre

humain doit beaucoup à la mère de Washington." Sparks avait raison. Et s'il y eut réfléchi davantage, il n'eut pas exprimé son opinion sous une forme douteuse.

Il y a en effet une étonnante ressemblance entre la vie morale du fils et celle de la mère.

Nous savons qu'une science moderne a attribué a de tout autres causes, les vertus et le génie du père de l'indépendance Américaine. La Phrénologie, pour prouver la vérité jusqu'ici quelque peu contestée de ses découvertes, s'en prend à toutes les têtes des célébrités modernes, bonnes ou mauvaises; d'aprés telle concavité on telle convéxité du crâne, elle prononce sur les vices, ou sur les vertus du héros.

La Phrénologie s'était emparée de la tête de Napoleon; elle devait analyser aussi celle de Washington. Elle démontra, ou chercha à démontrer, qu'il fut un homme de génie et un héros de probité et de grandeur d'âme parce qu'il avait telle, ou telle bosse au front telle on telle bosse à la nuque.

Nous laissons volontiers à la Phrénologie, la gloire d'avoir trouvé de si belles choses. Mais qu'on nous permette de le dire, nous nous méfions beaucoup d'une science, qui n'a jamais découvert de grands scélérats, ou de grands hommes, qu'après leur mort. Et nous aimons mieux attribuer la vertu et le génie au travail, aux efforts de l'intelligence; aux luttes victorieuses de l'homme contre ses passions, si faibles qu'elles aient été; et surtout à la sainte et suave influence d'une mère.

Le Jeune George avait II. ans, lorsque Mme. Washington se trouva veuve avec 5 enfants à élever et une fortune considérable à administrer.

Il fallait que le mourant eût une bien grande confiance dans l'habileté pratique et dans le dévouement maternel de sa compagne, puis qu'il ordonnait par testament, que les revenus et la gestion de toutes les propriétés de la famille, fussent laissés à la libre et complète disposition de la veuve, jusqu'à la majorité des enfants.

Nous allons voir si les espérances du mourant furent trompées, et si la tâche qu'il confiait à sa Compagne, éxigeait quelque vertu et quelque capacité.

Ce n'était pas assez pour Mme. Washington, d'avoir à déméler une masse d'affaires embrouillées; d'être obligée de confier ses

intérets à des gens de loi, sans se laisser duper par eux, (ce qui arrive souvent aux femmes que le Destin jette entre les mains des hommes de loi.)

Ce n'était pas assez pour Mme. Washington, de s'occuper de la gestion de propriétés nombreuses, étendues, éloignées parfois les unes des autres et rapportant des produits différents.

Ce n'était pas assez de conserver tous ces biens en bon ordre et en bon état jusqu'à la majorité de ses enfants. Il fallait encore qu'elle se livrât tout-entière, aux soins si difficiles et si délicats de l'éducation d'une nombreuse famille, composée d'enfants de sèxes différents. Cinq intelligences à éclairer, cinq cœurs à former! Faire de chacune de ces frèles créatures, autant d'ètres distingués et de parfaits honnètes gens.

Trouvez en Amérique; trouvez en Europe, beaucoup de femmes capables de se tirer de pareils embarras avec honneur; et de remplir glorieusement une charge si lourde et si compliquée!

Mme. Washington en vint à bout cependant. Ce qu'il lui fallut de résolution, pour lutter contre toutes les difficultés; de force de caractère pour ne jamais fléchir; de bon sens pour apercevoir toujours le vrai but; de ressources dans l'esprit, pour parer à tous les obstacles; d'application constante pour ne laisser échapper aucun détail; de fidélité à ses devoirs, pour n'abandonner jamais la direction de sa nombreusse famille, de tendresse vigilante pour épargner à chacun de ses enfants, les faux pas qu'ils pouvaient faire à chaque instant; Dieu seul le sait! Mais elle fut jusqu'à la fin à la hauteur de sa tâche; et son œuvre fut couronnée d'un plein succès.

Elle vécut assez pour voir tous ses enfants occuper dans le monde une place honorable, et le plus grand, le plus glorieux de tous, à la tête du gouvernement de son pays, environné de l'amour et des respects de ses compatriotes, comblé des témoignages d'admiration du monde entier. Et chose étonnante, cette habileté de la mère, à traiter les affaires; à mettre tout dans un ordre parfait; à ne négliger aucun des moindres détails, est précisément un des traits distinctifs du génie de son fils.

On n'a jamais eu plus que lui, l'entente des affaires, la passion de l'ordre, la compréhension des details. C'est là le secret de ses succès constants à la guerre, comme dans la politique.

Les ressources pour l'éducation de la jeunesse étaient fort restreintes en ce pays, dans l'enfance de Washington: mais on commençait dès lors à y appliquer le système actuel d'enseignement, qui ferait des Américains, les gens les mieux élevés du globe, si l'on savait plus l'étendre, et le suivre plus sérieusement.

En Europe, on a deux manières d'enseigner la jeunesse; au moins en ce qui regarde l'instruction secondaire et libérale; l'une exceptionnelle et l'autre générale.

La première est le privilége des grandes fortunes et des grands noms; de tous ceux qui peuvent se procurer à grands frais des précepteurs particuliers. Là, l'élève est instruit sous les yeux de sa mère, et il peut conserver intacts les sentiments de famille. Mais il n'y trouve pas les élans de l'émulation publique. Il traîne péniblement sa jeunesse, dans les langueurs d'une éducation sans frein et sans aiguillon.

C'est ce qui produit aujourd'hui l'infériorité intellectuelle des grandes familles en Europe, et l'incontestable supériorité des classes moyennes, qui elles, jouissent des bienfaits de l'instruction publique. Mais à leur tour, elles y puisent de grands défauts.

Dès l'âge 10 ans, l'enfant enlevé à sa mère, entre au collége, où il reste enfermé, 10 mois de l'année sur 12.

Et ce régime de vie se prolonge jusqu'à 18 ou 19 ans. Après quoi, le jeune homme ne rentre dans la maison paternelle, que pour en sortir aussitôt, obligé qu'il est de courir la carrière des armes, des lettres, du Barreau ou du commerce. Il n'est donc pas étonnant que les sentiments de famille, se perdent de jour en jour dans la vieille Europe.

Ici on a adopté un système mixte, qui conserve à l'enfant, les avantages de l'instruction publique et les bienfaits de l'éducation maternelle ; seule vraie méthode, qui mieux développée et plus strictement suivie, nous le répétons, ferait sous ce rapport, du nouveau monde le modèle de l'ancien.

C'est à une école de ce genre, que fut envoyé le jeune Georges. A la sortie des classes publiques, il rentrait dans la maison paternelle; et alors après les enseignements toujours un peu froids et rigides du maître, commençaient les leçons plus tendres de la mère.

On a conservé les cahiers de l'illustre enfant écrits avec un soin inoui, sous les yeux de Mme. Washington. C'est un recueil de

règles de conduite, propres à diriger l'enfant, et plus tard l'homme fait. Il y a des maximes pour former les bonnes manières; pour polir les mœurs; pour inculquer à l'enfance le respect des lois morales; pour graver dans l'esprit, les devoirs de l'homme et du citoyen, envers la société; pour apprendre à se gouverner soi même, et à reprimer ses passions.

Le choix de toutes ces sentences est irréprochable; mais qui y a présidé? Est ce l'enfant qui n'avait pour se guider que l'inexpérience de ses 13 ans? Et n'y reconnait on pas, la main d'une mère, aussi bien élevée qu'honnète, aussi pieuse qu'éclairée?

Le jeune Georges avait les passions fortes, la tempérament ardent. Il aimait les éxercices du corps, les petites manœuvres militaires; il jouait aux soldats avec ses camarades; il s'en était fait le capitaine; il les rangeait en bataille. A leur tête, il livrait des combats, et remportait des victoires. Déjà même, commençait à se manifester en lui le gout de la chasse; qui quelques années plus tard devint son plaisir favori. Si donc il eût eu le libre choix des pièces qu'il devait copier, n'eut-il pas transcrit de préférence quelque aventure de chasse, quelqu'expédition lointaine, quelque bel exploit guerrier?

Au lieu de cela, que trouvons nous dans ses cahiers? Des formules de lettres d'affaires, des modèles de contrats; de lettres de change, de reçus, d'obligations, de comptes, de toutes ces petites connaissances spéciales, de tous ces détails de pratique dont on ne peut s'occuper, que quand le feu de la première jeunesse est éteint; et dont ou ne comprend l'utilité, que quand on se voit sur les bras, la gestion d'une grande entreprisé commerciale ou l'administration d'une grande propriété.

Que trouvons nous encore; des règles pour la conversation, pour apprendre à s'exprimer avec convenance, correction et facilité devant le monde.

Est ce sans aucun but qu'on lui faisait copier ces sentences? Ne sait on pas que Washington n'avait la parole ni très facile ni très abondante?

Il a pu être un grand fondateur de république; il ne fut jamais un orateur politique remarquable; et il n'eut certes pas fait un bon avocat, il n'avait pas la langue assez déliée pour cela; et surtout il était trop honnète homme, pour mettre jamais en pratique cette maxime si en usage dan les assemblées délibérantes,

et dans les cours de justice, à savoir que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

Que trouvons-nous encore? Des conseils comme celui-ci : "Ne faites pas la roue, comme un paon, en regardant autour de vous, pour voir si vous ètes bien paré, si vos souliers font bon effet, si vos habits sont beaux."

Est-ce encore sans but qu'on donnait à l'illustre enfant cette petite leçon de modestie? Le jeune Georges ne comprenait-il pas qu'il était riche, et ne se laissait-il pas aller parfois à certains mouvements de vanité, à coup sur bien innocents à cet âge?

On peut être un grand homme, et avoir eu de ces faiblesses à 13 ans. Au reste il ne faut pas faire fi de ces naïves leçons données à l'enfance. Elles ont une immense influence sur la vie entière, même chez les âmes les plus fortement trempées.

C'est en habituant l'enfant à la petite vertu, qu'on conduit l'homme à pratiquer la grande.

Il n'y a souvent qu'une différence d'objet, entre la modestie et l'obéissance de l'enfant d'une part; et de l'autre le dévouement et le désintéressement du citoyen.

A mesure que l'on avance dans cette série de sentences, le ton s'élève, les idées deviennent plus graves. Nous entrons dans le domaine sacré de la morale, et de la Religion.

Nous trouvons des maximes comne celles-ci:

"Honorez vos parents, obéissez leur, fussent-il dans la pauvreté; quand vous parlez de Dieu, que ce soit sérieusement et sur le ton du respect."

Et puis cette sentence à la fois si profonde par la pensée, et si poétique par l'expression:

"Efforcez-vous de conserver pure dans votre sein, cette étin celle de feu céleste, qu'on appelle la conscience."

En résumé, à la seule inspection de ces cahiers, on est forcé de reconnaître dans la mère, un profond esprit pratique et un souffle moral puissant. Car on ne peut admettre, que le jeune Washington, se soit de lui même mis à transcrire toutes ces formules d'actes, et toutes ces maximes de morale; quand on connait son tempérament ardent, son besoin de mouvement, ses gouts pour les expéditions lointaines, pour les avantures de la vie de chasse, et de la vie militaire, une pareille supposition est insoutenable.

Si toutes ces petites connaissances nécessaires à la pratique

des affaires, ont eu de l'influence sur la vie du grand homme; si toutes ces maximes religieuses et morales, ont été la règle constante de sa vie, on doit en rapporter la gloire à la direction éclairée et pure de Mme. Washington. Ces vertus si grandes et se simples du père des Etats-Unis, (vertus que nous sommes convenus aujourd'hui d'appeler antiques, apparemment, parce que nous ne les trouvons plus guères de nos jours); ces vertus, dira-t-on que comme quelques héros du monde moderne, il les a puisées dans les auteurs anciens? Mais Washington ne savait pas un mot de Grec ni de Latin. Washington n'eut jamais le temps, ni l'occasion d'étudier l'histoire.

Il y a un livre qui a formé plus d'un grand capitaine dans les temps modernes. Ce livre c'est le Plutarque, Washington ne l'eut jamais entre les mains. Et en vérité nous ne voyons pas pourquoi on le lui eut fait lire.

De quoi s'occupe Plutarque? De raconter la vie de héros ou de Princes célèbres; tels que Aléxandre, Thémistocles, en Grèce; Coriolan, César à Rome. On trouve là d'admirables leçons pour apprendre à gouverner les hommes; à gagner les batailles; à devenir un héros et un bon Prince. Aussi c'est surtout aux enfants appelés à de hautes destinées, que ce livre a été utile.

La mère de Henri IV, par éxemple, obéissait à une précieuse inspiration, quand elle faisait de cet ouvrage, presque la base de l'éducation de son fils. Par droit de naissance, le jeune Henri, était roi de Navarre. Lors de sa jeunesse, la France était déchirée par les guerres civiles et religieuses. Le Catholicisme et le Protestantisme se disputaient le pouvoir, les armes à la main. Henri IV était huguenot, et sa qualité de Roi le rendait le chef naturel de son parti. De plus, il était né sur les marches du trône de France; il y avait des droits éventuels. Un accident pouvait l'y faire monter légitimement; comme il y monta en effet. Aux yeux de sa mère, le Plutarque devait donc être pour lui, un guide admirable dans les différentes carrières qu'il avait à courir, comme monarque, comme capitaine, comme chef de parti.

Mais Washington! Il n'avait lui, aucune de ces perspectives devant les yeux. Il ne s'agissait alors, ni de guerre d'indépendance, ni de Congrès Américain; ni de République des Etats-Unis. La mère de notre héros, ne pouvait rêver pour lui que l'avenir

d'un riche et honnête planteur ! et pour arriver à ce but, Plutarque était nous ne dirons pas inutile, (Plutarque ne l'est jamais); mais au moins il n'était pas nécessaire.

Qui donc jeta dans ce jeune cœur, de si belles semences de vertu, et leur fit porter de si beaux fruits ?

Entrez dans la demeure, nous dirions presque le sanctuaire de Mme. Washington; vous y verrez régner les qualités morales, qui devaient plus tard donner un si pur éclat à la vie de son enfant. C'est le séjour de la candeur du cœur, de la sincérité de l'esprit, de la droiture de caractère, de la simplicité des mœurs ! C'est le berceau de toutes les vertus du grand homme.

La jeunesse de notre héros comme nous venons de le voir, ne fut guères livrée à l'étude, excepté toutefoîs celle de l'arithmétique et de ces connaissances qui sont d'une utilité immédiate dans la pratique des affaires. Sa jeunesse fut tout entière consacrée à l'action.

Sa mère qui s'était vu tant d'affaires sur les bras, à la fois; qui avait connu tous les soucis qu'entraîne l'administration d'une fortune considérable, sa mère qui révait pour lui, l'avenir honorable de planteur; qui savait du reste que la meilleure garantie de probité pour un propriétaire, est dans une direction droite et éclairée des biens et des capitaux; sa mère avait voulu l'initier dès les commencements, à tous les travaux, qui l'avaient tant occupée elle même.

De là ces formules de lettres et de contrats, qui apprirent au jeune Georges, le jargon consacré par la loi, et la façon de traiter les questions d'intéret particulier: De là, cet esprit d'ordre qui est imprimé de si bonne heure à son enfance; deux ressources puissantes, qui lui permirent de diriger les affaires publiques, avec tant de facilité et d'économie, sans jamais oublier les affaires particulières de sa maison: De là ces connaissances de mathématiques et de géométrie auxquelles il dut d'exercer pendant plusieurs années avec succès, la profession d'arpenteur.

Assurément la bonne Mme. Washington, ne se doutait guères, qu'en façonnant d'une manière si parfaite un planteur habile, instruit et honnête, elle formait tout simplement un grand politique, un grand guerrier, un grand fondateur d'empire. Car ce sont précisément ces qualités spéciales, qui le firent distinguer de tous ses coöpérateurs dans l'œuvre de l'indépendance et de la

création des Etats-Unis. Ce sont les mêmes qualités, qui brillèrent dans son émule de gloire, le vénérable Franklin, lequel fut comme lui, un homme d'affaires, un homme d'ordre, un homme de science, un homme de métier.

Le jeune Georges Washington étant entré dans sa 14me. année, tout ce qui s'intéressait au noble enfant, s'occupa de son avenir. Quelle carrière lui ferait on embrasser ? Voilà la question que débattit sa mère avec les parents et les amis de la famille.

Le frère ainé de Georges ayant servi dans la marine anglaise, on eut l'idée de faire suivre la même carrière au frère cadet. Le projet sourit à tout le monde, surtout au jeune homme dont l'esprit avantureux s'accommodait fort bien des hazards et des dangers de la vie de mer.

Mme. Washington ayant avec bien de la peine et après bien des hésitations, donné son consentement, le jeune Georges s'enflamma d'une belle passion pour la marine: et avec l'ardeur qu'on apporte en tout à cet âge, il eut bientôt fait des préparatifs de départ. Mais au moment de la séparation, la mère brisée de douleur, retira son consentement qu'elle avait donné d'abord, et malgré les représentations de tous ceux qui l'entouraient, elle persista dans son refus. Bien des personnes lui en firent un secret reproche, et plus d'une, vit dans cette détermination, l'effet d'une tendresse aveugle, et compta une carrière brisée de plus.

Ce que c'est pourtant que la justice et la prévoyance humaines! On reprochait à cette femme, de n'avoir pas abandonné aux hazards des flots, dans des mers lointaines, un fils de 14 ans son ainé, sa première espérance, celui qui devait ètre son soutien naturel dans la gestion des biens de la famille; celui qui si elle venait à mourir, pouvait devenir le second père des autres enfants plus faibles que lui ; de ne l'avoir pas laissé courir bien loin, après un avenir au moins incertain ; tandisque, tout près de lui, il en trouvait un aussi sur qu'honorable.

Cette mère se trompait si peu en effet que, mises à part les grandeurs, aux quelles la guerre de l'indépendance appela plus tard le jeune Georges, celui-ci s'était fait bientôt dans son pays, une renommée et une haute position, par ses talents et sa probité. Il était membre et membre très influent de la chambre des bourgeois de la Virginie. Il était consulté dans toutes les questions, dont la décision demandait autant d'habileté que de droiture.

Enfin son mérite l'avait fait élever au haut grade de colonel. Il avait déployé de grands talents militaires et diplomatiques dans les démêlés, qu'eut alors la colonie avec les indiens. Il avait déja fixé sur lui les yeux du pays tout entier. Sa réputation enfin était telle, qu'à la voix générale, il ne fit pour ainsi dire que passer des rangs anglais, au commandement de l'armée insurgée.

Peut-on trouver là, l'apparence d'une carrière manquée ? Fut-il monté plus haut au service de l'Angleterre, où comme partout ailleurs en ce pays, on accorde tant à la faveur. Et Washington était-il bien un homme à employer la sollicitation pour faire son chemin ? Il y a une chose remarquable, c'est que c'est précisément par suite du refus de sa mère, qu'il commença sans le savoir, à se préparer au grand rôle que lui destinait la Providence. En courant le pays ; en appliquant comme arpenteur, ses connaissances géométriques sur les terreins qu'il avait a mesurer; en apprenant à juger d'un rapide coup d'œil, des espaces qu'il avait devant lui; en s'accoutumant à une vie dure et aux fatigues de toute espèce ; précieuses qualités chez un homme de guerre, et qui en firent un capitaine remarquable.

Le service de la marine anglaise lui eut donné peut être une foule d'autres mérites; mais il l'eut probablement privé de ceux qui lui étaient indispensables, dans l'œuvre qu'il entreprit en suite. Washington ayant erré dans sa jeunesse, sur des plages lointaines, n'eut pas connu si bien son pays. Perdu sans cesse dans l'immensité des mers, il n'eut pas eu cette profonde connaissance des terreins, qu'il devait à ses travaux d'arpentage. Habile peut être dans la guerre maritime, il eut ignoré celle de terre. Enfin ayant adopté les rudes façons et parlant la langue un peu brutale du marin, il n'eut pas eu l'esprit fait aux habitudes de la diplomatie et au langage des assemblées publiques.

Il y a de ces destinées qu'il n'est pas possible de détourner du but que la Providence leur a assigné. Il y a chez les mères de ces instincts divins, que l'on gagne toujours à respecter.

L'influence de Mme. Washington ne s'est pas bornée à conserver à l'Amérique, l'homme qui devait la rendre indépendante de l'Etranger et lui donner une éxistence propre; elle contribua encore et surtout à cultiver et à nourrir en lui, les vertus qui devaient en faire un fondateur de République, plutôt que

d'empire, un patriote à la fois ardent et désintéressé, ayant horreur de toute dictature comme de toute anarchie, pret à se dévouer quand il le fallait, au gouvernement de son pays ; mais aimant mieux trouver au sein de la retraite, dans sa conscience et dans le cœur de ses concitoyens, la récompense des bienfaits dont il avait comblé la patrie, que de s'en pavaner orgueil leusement aux yeux du monde sur un fauteuil de Président à vie.

Cette influence de la mère, vous la retrouvez dans l'absence complète d'ambition, dans la simplicité de mœurs qui forme un des principaux traits du caractère de son fils. Sur tous ces points, elle ne se contente pas de donner la leçon verbalement ou par écrit, comme nous l'avons vu dans les cahiers de Washington ; vous la voyez encore et pardessus tout, prêcher d'exemple; et ses actions sont en conformité parfaite avec ses paroles.

Cette femme a conservé toute sa vie une modestie d'habitudes étonnante.

Lors des grandeurs de celui qu'elle avait tenu dans ses bras, vous ne remarquez pas le moindre changement dans sa conduite. Nous ne la voyez pas venir au siége du gouvernement, s'enivrer des hommages que l'on rend à son fils.

Quand le Président se rend à la retraite que s'est choisie sa mère à Fredérickbourg, il y retrouve absolument les scènes et les habitudes de son enfance. Nul changement dans le train de maison: nulle bouffée d'orgueil dans l'esprit de la maitresse du logis. Nul ridicule air d'importance dans tous ceux qui l'approchent.

S'il vous eut été donné de contempler cette femme et son entourage, vous ne l'eussiez pas prise pour la mère d'un fondateur d'empire, d'un des plus grands hommes qu'aient produit l'antiquité et le monde moderne; tant il y avait là de simplicité et de candeur.

Mais à supposer qu'un grain d'ambition ait jamais pu germer dans la tête de Washington, le spectacle qu'il avait sous les yeux, toutes les fois qu'il allait voir sa mère, n'était-il pas fait pour rappeler à l'homme puissant, d'où il était sorti ? Et la seule vue de la vénérable Mme. Washington, de la simple veuve du planteur, ne devait elle pas étouffer dans le cœur du guerrier tous les désirs de grandeur, et en chasser toutes les fumées de l'ambition ?

Faisait-on devant cette femme, l'éloge de celui qui devait être sa joie et son orgueil; ou elle se taisait, ou elle se bornait à répondre, c'était un bon fils, il n'a fait que son devoir. Ce simple mot de la mère, ne résume-t-il pas admirablement toute la vie du fils ?

Enfin où puisa-t-il ces sentiments religieux, qui furent chez lui si profonds et si durables, si ce n'est dans les enseignements de celle qui dirigea ses premières années et forma son cœur ? N'avons nous pas vu dans ses cahiers, comment sa mère lui inspirait le respect de Dieu et le culte de la Religion ?

Sans doute la philosophie est une belle chose, une ressource puissante pour les cœurs fortement trempés, et pour les esprits d'une droiture inflexible; mais de pareilles âmes sont rares ici bas. Et les trois quarts de l'humanité ont besoin d'autres soutiens contre les tentations qui les assaillent de toutes parts.

La philosophie n'a d'autre appui que la raison et la conscience. Or la raison se prête voluntiers au sophisme pour donner un un vernis d'équité à nos passions, et la conscience prend facilement de l'élasticité pour s'adapter à nos faiblesses.

Quand l'homme n'a que lui même pour juge, il peut aisément s'absoudre, ou adoucir la sentence, par une foule de circonstances atténuantes; il n'en est pas de même quand il faut compter avec Dieu.

La loi humaine est élastique, la loi l'évangile est infléxible.

La philosophie enfin est pour l'homme public un assez triste antidote contre le poison de l'ambition et une assez faible consolation dans les défaillances de la popularité.

La religion seule, grâce à ses sublimes enseignements et à ses nobles espérances, garantit le citoyen des éblouissements du pouvoir, et adoucit à ses yeux les amertumes de l'ingratitude publique.

C'est à ces sources pures que Mme. Washington, sut dès l'enfance abreuver l'âme de son fils. C'est à ces mêmes sources que l'homme d'état vint rafraîchir son âme attristée par les soucis du pouvoir, par les luttes des partis et les tracasseries des oppositions. C'est à ces sentiments, qu'il dut d'élever la probité jusqu'à l'héroïsme, comme il poussa le talent jusqu'au génie.

Ouvrons le journal de Washington, nous y verrons ceci: "Tel jour assisté au service divin. Tel jour jeuné jusqu' au soir."

Car cet homme qui était un prodige de modestie, avait tellement la passion de l'ordre, qu'il enregistrait tout, jusqu'à ses actes de vertu.

À la tète des armées vous le voyez prescrire l'éxactitude au service religieux parmi les soldats de l'indépendance.

Au moment d'une bataille, il se recueille, et invoque le Dieu des armées; car il ne suffisait pas à ses yeux, d'avoir le talent et le bon droit de son coté, il fallait encore s'assurer la protection de celui qui tient dans ses mains, la destinée des peuples et des individus.

Pour quiconque a étudié la vie de Washington, ses sentiments religieux sont incontestables; et s'il pouvait s'élever un doute à cet égard ; les témoignages de ses amis, de tous ceux qui l'ont connu, viendraient lui donner une solemnelle réfutation.

Ce grand homme a toujours cru et pratiqué simplement, mais sincèrement ; et ces mots qu'il répétait si souvent—*Dieu et ma Patrie*, Sont la vraie devise de son éxistence.

En finissant donc, nous pouvons répéter avec l'historien Sparks, non plus d'une manière dubitative, mais à titre de fait historique incontestable. Oui le genre humain doit beaucoup à la mère de Washington !

Elle a puissamment contribué à former le *hêros*, *l'homme* de génie et le *grand citoyen*.

A ces titres, elle a des *droits sacrés* à la reconnaissance du nouveau monde !

Et qu'on nous permette de le dire ici, quoique nous n'ayons pas l'honneur d'étre né citoyen Américain, nous nous croirions bien ingrat, s'il nous arrivait jamais d'oublier la mère de Washington dans les hommages que nous rendons à son illustre fils !

LRpMr'28

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: May 2010

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 011 836 778 9